

RENÉ DE CECCATTY

présente



PIER PAOLO
PASOLINI

Écrits corsaires

40
ans
Champs

La
bibliothèque
idéale
du savoir

PIER PAOLO PASOLINI

Écrits corsaires

Les textes ici rassemblés, publiés dans des journaux et mis en recueil par Pasolini lui-même, témoignent par leur violence d'une démarche provocatrice. L'auteur de *Théorème* y examine tour à tour le problème de l'avortement, le fascisme, l'antifascisme et surtout la consommation de masse qui conduit à une déshumanisation de la société et à la destruction de l'identité italienne.

Pasolini dévoile ainsi, peu de temps avant de mourir assassiné sur une plage d'Ostie, une nouvelle facette de sa personnalité et de son talent inclassables, livrant à ses contemporains sa révolte nostalgique face au monde qui l'entoure.

Cinéaste culte, poète et romancier, **Pier Paolo Pasolini** (1922-1975) fut aussi un polémiste engagé, auteur de nombreux essais, infatigable dénonciateur des travers de la société italienne de son temps.

Précédé d'un entretien inédit avec René de Ceccatty.

Traduit de l'italien par Philippe Guilhaon.

En couverture: © Vittoriano Rastelli /
Corbis Historical / Getty Images.

Flammarion

ÉCRITS CORSAIRES

Dans la même collection

Jean-Luc Godard, *Les Années Cahiers, Les Années Karina,*
Des années Mao aux années 80.

Jean Renoir, *Ma vie et mes films.*

Aldo Tassone, *Antonioni.*

Roberto Rossellini, *Le Cinéma révélé.*

François Truffaut, *Les Films de ma vie.*

François Truffaut, *Le Plaisir des yeux.*

Pier Paolo Pasolini

ÉCRITS CORSAIRES

Traduit de l'italien par Philippe Guilhon

Précédé d'un entretien avec René de Ceccatty

*Préfaces d'Alberto Moravia, Aldo Tortorella,
Philippe Gavi et Robert Maggiori*

Champs arts

Titre de l'ouvrage original : *Scritti corsari*
Éditeur original : Aldo Garzanti Editore, Milan
© 1975, Aldo Garzanti Editore
Pour la traduction française :
© 1976, Flammarion
© Flammarion, 2018, pour cette édition.
ISBN : 978-2-0814-2234-6

Cinq questions
à René de Ceccatty

*Comment avez-vous découvert les Écrits corsaires ?
Quels souvenirs avez-vous de votre première lecture ?*

Ayant commencé à lire Pasolini dans mon adolescence, en 1969, alors que j'avais été fasciné par ses premiers films, je l'ai abordé par son œuvre poétique et romanesque, et l'aspect de polémiste ne m'était alors pas connu. C'est après sa mort, en 1975, que sa personnalité a été, en France en tout cas, revisitée et réanalysée à la lumière de ses conflits avec la société italienne.

« On lit ces interventions
comme un testament. »

Les *Écrits corsaires* reprennent des textes publiés dans des journaux (le quotidien *Il Corriere della Sera* et l'hebdomadaire *Il Tempo illustrato*) à la toute fin de sa vie. Ils ont été recueillis en volume du vivant de Pasolini – qui voulait ainsi signaler leur importance à ses yeux, les intégrer pleinement à son œuvre et leur assurer une durabilité –, en mai 1975, très peu de temps avant son assassinat qui a eu lieu dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre. Et par conséquent, on lit ces interventions à travers le filtre de son

dernier film, *Salò*, et de son meurtre. Comme un testament.

« Je me rappelle avoir lu ce livre
comme un brûlot. »

J'ai dû le lire au début des années 1980, alors que je commençais à traduire certains autres livres de Pasolini : *Actes impurs*, *Descriptions de descriptions*, *L'Odeur de l'Inde*. Je me rappelle avoir lu ce livre comme un brûlot, et aussi comme le miroir d'une Italie déchirée par les attentats, les scandales politiques, les meurtres inexpliqués. D'une Italie noire décrite par un observateur désespéré, qui avait, en quelque sorte, perdu la foi dans ce qui, jusque-là, assurait son équilibre d'homme et d'artiste : la poésie, une poésie marquée au sceau du sacré. Mais j'avais toujours, et j'ai encore, une tendresse pour le Pasolini poète, romancier et cinéaste.

Vous avez écrit la biographie de Pasolini et traduit nombre de ses œuvres : pourquoi, selon vous, les Écrits corsaires sont-ils si marquants ?

Les *Écrits corsaires* ont une place à part dans son œuvre, parce qu'on y cherche désormais une clé pour comprendre la haine que ce génie avait pu susciter chez certains de ses contemporains. En s'attaquant à la corruption du pouvoir, en dénonçant l'entente sournoise du libéralisme capitaliste et de la démocratie chrétienne, en démontrant que la pègre avait été utilisée par les donneurs de leçons moralisateurs, il tentait de démonter tout un système politique et social, fondé sur le mensonge, sur

les meurtres commandités, sur la pourriture politique qui parfois s'appuyait sur l'Église : le parti au pouvoir depuis la fin de la guerre était toujours le même, la Démocratie chrétienne. Les scandales de la Loge maçonnique P2 étaient en arrière-fond de toute la vie politique.

**« Pasolini était un poète, un créateur,
en même temps qu'un intellectuel
engagé dans son temps. »**

Mais si les articles de Pasolini avaient un tel retentissement, c'est que lui-même était un poète, un créateur, qui doublait ses catilinaires de tout un univers esthétique, du reste assez mal compris. Pour mesurer l'impact et la profondeur de ce livre, il faut avoir en tête non seulement l'œuvre poétique et cinématographique de Pasolini, mais aussi ses autres essais, ses dialogues et débats innombrables avec les étudiants et les lecteurs. *Passion et idéologie* (ses textes critiques sur la poésie), *L'Empirisme hérétique* (sa théorie du langage cinématographique), *Les Lettres luthériennes* (sorte de lettre ouverte à un innocent qui découvre l'horreur du monde) et ses admirables analyses littéraires (*Descriptions de descriptions*) sont des contre-points essentiels qui permettent de mieux comprendre les *Écrits corsaires*.

Pasolini, qui, à l'origine, se destinait à être enseignant en histoire de l'art, était un intellectuel engagé dans son temps. Et il a toujours tenu à s'exprimer sur des questions politiques, linguistiques ou sociétales. Sans doute, sa sexualité (qui l'a forcé, à la suite d'une accusation d'outrage à la pudeur et de détournement de mineurs, avant qu'on ne l'en acquitte, à fuir le Frioul où il enseignait et à rendre sa carte du Parti communiste qui l'a

exclu) a-t-elle joué un rôle déterminant pour le convaincre de militer sur différents plans. Il s'agissait pour lui aussi de garantir sa propre liberté de vie et de création, dans un monde dominé par l'hypocrisie dans le domaine sexuel et par l'exploitation de l'homme par l'homme dans le domaine de l'économie de marché. Il ne faut pas oublier que l'auteur des *Écrits corsaires* est un homme persécuté, depuis 1949, par la justice italienne, prompt à répondre aux demandes de censure, de saisie, de mises en examen, de la part de toutes sortes d'esprits malveillants, étriqués, parfois délirants, qui s'en sont pris aux romans, aux poèmes, aux films et à la vie privée de l'artiste.

En quoi cette œuvre de Pasolini continue-t-elle de nous parler aujourd'hui ?

Pasolini est un visionnaire et un poète : il est nécessairement prophétique, en avance sur son temps. Que des textes écrits et parus il y a plus de quarante ans nous parlent encore n'a donc en soi rien d'étonnant. Quand il a fait, dans *L'Évangile selon saint Matthieu*, le portrait du Christ, il voulait décrire un homme révolté, soucieux de justice et de vérité, comme un double de sa propre personnalité. En racontant la vie d'un homme pourtant né deux millénaires avant lui, il proposait donc un autoportrait, car il se sentait chrétien, mais marxiste en même temps. Parce que son frère, Guido, a perdu la vie à dix-neuf ans pendant la guerre, au cours de combats entre deux factions ennemies de résistants, il a toujours su que l'engagement politique se payait cher et ne supportait pas

de demi-mesure. Les années de plomb (qu'avec le recul on peut mieux comprendre en lisant le livre de Rosetta Loy, *L'Italie entre chien et loup*, qui donne la chronologie de la plupart des événements auxquels fait allusion Pasolini dans les *Écrits corsaires*) annonçaient, elles-mêmes, ce qui allait se généraliser dans le monde, dans un autre contexte international, mais avec des méthodes assez similaires.

« Une chose est le contexte historique
où une œuvre naît, autre chose
est son impact, intemporel,
sur le lecteur. »

Pasolini nous parle au-delà des circonstances dans lesquelles il a écrit ces textes historiquement datés, exactement comme Cicéron ou Homère ou Dante ou Montaigne nous parlent : une chose est le contexte historique où une œuvre naît, autre chose est son impact, intemporel, sur le lecteur. Car les instruments d'analyse et de critique qu'utilise un grand écrivain ou une intelligence géniale ne sont pas atteints par le temps. Certes, la dénonciation que Pasolini entreprend de la corruption des puissants, de l'arrogance du pouvoir économique, du mépris de toute une partie de l'humanité par une fausse élite est encore d'actualité, car on n'est pas sorti de ce marasme, qu'il soit imposé par une dictature ou par une élection démocratique. Mais c'est le ton de Pasolini qui surtout nous frappe, un ton qui lui vient non seulement du courage de sa vie personnelle, mais de sa connaissance profonde de la force des mots, connaissance qu'il a acquise en écrivant ses plus grands poèmes, dans *Les Cendres de Gramsci*, *La Religion de mon temps*, *Poésie en forme de rose* et *Transhumaniser et organiser*.

Si vous deviez citer votre passage préféré, une idée ou une image de ce livre qui vous tiendrait particulièrement à cœur, ce serait ?

Le texte le plus célèbre de ce recueil est aussi sans doute le plus cité de toute l'œuvre de Pasolini, parce que l'image en est très belle et facile à comprendre : « L'article des lucioles. » Mais si on voit en général, dans l'image de la disparition des insectes lumineux par les nuits d'été, la description d'un beau monde qui meurt, dans une sorte de cauchemar écologique ou de cri nostalgique pour un âge d'or détruit, c'est en réalité un texte polémique assez circonstanciel sur l'évolution et la fin du parti communiste, avec lequel Pasolini avait un rapport complexe, contradictoire, conflictuel, et auquel il a consacré de nombreux poèmes, notamment dans son dernier recueil, *Transhumaniser et organiser*.

Le recueil contient un autre texte fameux, où l'on continue du reste à chercher les causes de son assassinat, c'est « Le roman des massacres » (on pourrait dire plutôt « attentats »), où Pasolini dit connaître les véritables commanditaires d'attentats qui ont été attribués à l'extrême gauche.

« Pasolini entretenait une relation
très compliquée avec le
christianisme, avec l'Église,
avec le sacré. »

Mais j'ai, pour ma part, une préférence pour deux articles qui ne faisaient pas partie de sa rubrique du *Corriere della Sera* et qui y ont été joints dans le volume : « La prison et la fraternité homosexuelle » et « Les choses divines ».

Le premier approfondit le regard sur la sexualité que Pasolini avait par ailleurs exprimé dans son œuvre littéraire et cinématographique, et en particulier dans son documentaire *Enquête sur la sexualité*. Mais il le fait ici de façon plus objective, plus frontale, plus directe. Et il parvient à s'affranchir d'une culpabilité parfois pesante dans d'autres écrits. Et le second permet de comprendre la relation très compliquée que Pasolini entretenait avec le christianisme, avec l'Église, avec le sacré. Il s'agit, dans les deux cas, d'exemples de sa formidable honnêteté intellectuelle.

Qu'aimeriez-vous dire à un lecteur qui découvrirait aujourd'hui ce livre pour la première fois ?

Je dirais à ce lecteur de se servir de ce livre pour nourrir ses propres réflexions sur le monde moderne, sur la société, sur la violence, sur l'hypocrisie. Mais aussi de remonter à l'œuvre poétique et cinématographique de Pasolini. De se servir de ce livre comme d'une sorte de dictionnaire qui lui permettra de lire avec plus de profit et de profondeur *L'Odeur de l'Inde*, par exemple, qui est un simple récit de voyage, subjectif, sensible, poétique, mais où se trouve en germe tout le Pasolini polémiste. Ou de lire encore *Poésie en forme de rose*, qui est un recueil où alternent rêveries intimistes et prises de position politiques violentes. Et enfin de lire son chef-d'œuvre romanesque, *Pétrole*, qui est, sous forme narrative, la dénonciation très précise de scandales économiques et politiques, sociaux et moraux, dans une fiction qui se réfère à la fois au Flaubert de la *Tentation de saint Antoine*

et au Dostoïevski des *Possédés*. Alors, ce lecteur pourra ensuite revenir aux *Écrits corsaires* et en mesurer toute l'ampleur.

René de Ceccatty,
écrivain et traducteur.

PRÉFACES

I

Ces essais de Pier Paolo Pasolini sont un bon exemple de la manière dont un artiste qui – comme Pasolini – fait passer le poétique avant l'intellectuel, peut, par la voie indirecte de l'expérience existentielle, arriver aux mêmes résultats que la sociologie la plus moderne et la plus subtile.

Pasolini est avant tout un poète civil. Son thème dominant est la plainte sur sa propre nation, jadis créatrice et glorieuse, aujourd'hui dégradée et stérile. C'est le même thème que celui de poètes d'avant le Risorgimento comme Foscolo et Leopardi. Après le Risorgimento, avec Carducci et D'Annunzio, la poésie civile devient triomphaliste, autrement dit, elle ment. Mais l'Italie perd la guerre, le fascisme s'écroule, et la plainte redevient authentique et actuelle. Pasolini est le poète qui, dans l'après-guerre, exprime le mieux cette authenticité et cette actualité du thème de la plainte sur la patrie déchue.

L'expérience de Pasolini a été tout sauf théorique. Il vient à Rome de son Frioul natal avec un père militaire en retraite qu'il n'aime pas et une mère qu'il aime trop, est professeur de lycée et prend chaque matin l'autobus

pour une bourgade de la périphérie où il enseigne à ces « ragazzi di vita ¹ », futurs héros de ses romans et de ses films. Épuisé, humilié par ce stérile va-et-vient de la maison à l'école et *vice versa*, il a souvent la sensation que sa propre vie ne lui appartient pas, qu'il est aliéné définitivement, à jamais, comme l'un de ces innombrables bureaucrates qu'il rencontre dans les transports en commun qu'il emprunte pour gagner l'école. L'une de ses poésies de *La Religion de mon époque* nous le montre en tram, la tête tournée vers la fenêtre comme pour se retirer de la foule qui se presse autour de lui. Il regarde le terrible paysage urbain de la périphérie de Rome avec le désespoir de l'esclave enchaîné et se console en se disant : « Je pense ! » C'est là un « cogito » plutôt pascalien que cartésien ; Pasolini se sent « roseau pensant ² » au milieu de la foule qui l'entoure et l'écrase. De ce mouvement d'orgueil désespéré, de cette plainte du poète civil qui vit et souffre de sa propre dégradation à l'intérieur de la dégradation plus générale de son pays, sortira la sociologie paradoxale et agressive de Pier Paolo Pasolini, qui, au fond, avec son mélange de dialectique marxienne, d'angoisse existentielle, d'historicisme pessimiste et de nostalgie de la philosophie des lumières, n'est pas très différente de celle de l'école de Francfort, d'Adorno, de Horckeneim, de Marcuse. De là sortira aussi et surtout sa façon d'écrire des essais qui, aussi éloignée de la rigueur de la démonstration que du relâchement de la conversation, se fonde sur l'emploi instinctif et ô combien habile de la contradiction. Pier Paolo Pasolini avait commencé par la critique littéraire. Son passage à l'essai sociologique et politique

1. Allusion au premier roman de Pasolini [n.d.t.].

2. En français dans le texte [n.d.t.].

était récent. Il faut lire ces essais comme le début d'une carrière que la mort par homicide a interrompue.

L'une de ses nombreuses carrières : après celle de poète, celle de romancier, celle de cinéaste, celle de critique, celle de personnage public qui voulait exprimer par l'action sa plainte sur la patrie dégradée, c'est-à-dire agir pour abolir cette dégradation.

Alberto MORAVIA

II

La mort de Pasolini constitue une perte grave pour la culture italienne, à laquelle il avait apporté un ton neuf et original. Il était devenu partie intégrante de notre existence par ses paroles, ses films et la lutte qu'il menait dans l'intention de nous faire prendre conscience d'une situation générale inquiétante et de son anxiété, de son angoisse face à l'avenir de l'homme et de la société à laquelle nous appartenons.

Certes, dans sa vie d'intellectuel, Pasolini a voulu choisir son camp – un camp qui ne pouvait lui offrir ni apaisement à bon compte, ni consolation – aux côtés des pauvres, des opprimés, des marginaux et des exclus. Il a tiré de sa lointaine origine chrétienne un besoin de valeurs absolues qui ne l'a jamais quitté. Mais décisive a été sa découverte de Gramsci et du marxisme, que Pasolini a transfiguré comme expression et symbole d'un monde nouveau, d'une société fondée sur d'autres valeurs.

C'est en cela qu'il se rapproche du Parti communiste italien, tout en se tenant à l'écart et en débattant et polémiqueant avec lui. Il serait toutefois non seulement injuste, mais profondément erroné de lui reprocher de ne pas avoir suivi à fond la voie de la démarche politique,

qui est faite – comme c’est le cas de la nôtre – de recherche collective et de discipline rigoureuse et sévère. Il y a également des gens qui vont seuls, qui ne peuvent pas trouver le chemin d’un engagement commun, mais qui cherchent à faire de leur solitude une arme pour une lutte juste. Et c’est cette lutte que Pasolini a menée au fil des années pour devenir le plus vigoureux polémiste contre ce qui lui apparaissait comme une forme de « nouvelle barbarie », contre le nivellement et la destruction des valeurs, dans un univers de massification conformiste.

Même s’il opposait à un monde frelaté et corrompu le monde propre du PCI, même s’il faisait confiance à la nouvelle génération de la fédération de la jeunesse communiste, il se peut que, d’un point de vue plus général, lui ait échappé la création en profondeur de valeurs nouvelles, dans le cadre d’un mouvement complexe et même contradictoire qui parcourt, à travers tant de luttes et de conflits, la société tout entière. Mais la lucidité de son intelligence et sa propre et dramatique expérience ne le trompaient pas quand il notait les terribles dégâts provoqués par une société déshumanisante et une mauvaise politique, et la crise non seulement économique, mais aussi morale, qui fait courir à l’Italie les plus grands risques. Au-delà de son rêve d’une mythique jeunesse de l’humanité, le communisme de Pasolini consiste à demander au monde des valeurs différentes de celles qu’offre la société dans laquelle nous vivons.

Cette demande vigoureuse n’a pas cessé et ne doit pas le faire. La lutte et l’action, qui se mesurent au quotidien, ne doivent jamais perdre la capacité de se référer aux valeurs idéales et essentielles pour lesquelles on se bat

quand on transforme la société. Cette tragédie humaine doit nous donner de la force – et pas seulement à nous, communistes – pour nous battre avec plus de vigueur.

Aldo TORTORELLA
Directeur de la Section culturelle du PCI

III

« Pasolini était couché sur le ventre, en jean et maillot de corps, un bras écarté et l'autre sous la poitrine, les cheveux, pétris de sang, lui retombaient sur le front. Les joues, habituellement creuses, étaient tendues par une enflure grotesque. Le visage, déformé, était noirci par les hématomes et les blessures. Les mains et les bras étaient meurtris et rouges de sang. Les doigts de la main gauche étaient coupés et fracturés. La mâchoire gauche brisée. L'oreille droite à moitié coupée, la gauche complètement arrachée. Des blessures sur les épaules, la poitrine : avec les marques de pneus de sa voiture... Entre le cou et la nuque, une horrible lacération. Aux testicules, une ecchymose large et profonde. Dix côtes brisées, ainsi que le sternum, le foie lacéré en deux points, le cœur lacéré... », dit le rapport d'expertise.

Cette nuit du 1^{er} au 2 novembre 1975, gît sur une plage proche de Rome le corps marqué de Pier Paolo Pasolini, cinquante-trois ans ; comme s'il avait été lynché, morceau par morceau, comme cela se pratique couramment quand il s'agit du corps des « différents », homosexuels, nègres, femmes violées ou révolutionnaires torturés. Qui ? Dans quelles conditions ? Le 9 juillet s'ouvre à Rome le procès de Giuseppe Pelosi, dix-sept ans, dit Pino la grenouille, un de ces « *ragazzi di vita* » de la

banlieue romaine qui vivent de prostitution. Pelosi affirme qu'il s'est défendu contre un Pasolini déchaîné. Or, outre le fait que cela ne correspond pas du tout à la personnalité de la victime, des bleus aux bras de Pier Paolo indiquent qu'il a été maintenu pendant que d'autres, ou un autre, se chargeaient de lui régler son compte. Il y a donc eu plusieurs assassins alors que Pelosi soutient avoir agi seul, conclut le verdict : Pelosi est condamné à neuf ans de prison. L'enquête continue. Les complices de Pelosi sont-ils d'autres loulous qui ont voulu se faire un « pédé » ? Fascisme de la vie quotidienne. Ou bien, s'agit-il d'un crime organisé, prémédité, de l'extrême droite contre un homme qui dérangeait ? On ne sait pas. Le saura-t-on jamais ?

Toujours est-il que Pier Paolo Pasolini gênait beaucoup de monde. Il était « insupportable », sa mort a fait cesser le scandale. « La petite Italie, écrivait-il, a été un pays de gendarmes qui m'a arrêté, fait des procès, persécuté, tourmenté, lynché pendant presque deux décennies. » Toute sa vie durant, Pasolini a payé de sa personne le goût du paradoxe et de la provocation. Pas la provocation gratuite, mais celle que constitue toute pensée non alignée qui s'exprime et oblige l'autre à se compromettre, à s'arracher au confort repu de la bienséance et du conformisme. Peu importe que je sois ou non d'accord avec chacune des idées que défendait Pier Paolo. La question n'est pas de ramasser d'un cadavre ce qui arrange. C'est justement parce que Pasolini dérangeait tout le monde, la droite évidemment, cette Italie « petite-bourgeoise, fasciste, démocrate-chrétienne, provinciale, aux marges de l'histoire, à l'humanisme scolastique formel et vulgaire », mais aussi les communistes et les gauchistes, qu'il me fascine. Quelques jours avant sa mort, dans l'intervention qu'il

avait préparée pour le congrès du Parti radical de Marco Pannella, il exhortait encore ses camarades à demeurer « constamment irreconnaissables », à « scandaliser, à blasphémer ». Lui-même était passé maître en la matière, obligeant la société politique et intellectuelle italienne à donner de sa pensée ou de son manque de pensée, à polémiquer avec lui dès lors qu'il jetait dans la presse, en pâture, pour la curée, un de ses articles bombes, un de ses « états de pensée ». La fonction Pasolini est probablement beaucoup plus importante que le détail même de ses idées. Pasolini est une des rares personnes à avoir su inventer une nouvelle manière de fonctionner de l'intellectuel engagé. L'engagement ne porte plus vraiment sur la cause ou le parti que l'on soutient, il est dans le mode d'intervention publique. Chaque article est un coup bien ajusté, minutieusement préparé, prenant de plein fouet la question d'actualité qui agite tout le monde et la retournant de telle sorte qu'elle provoque un vrai débat sur le fond, une discussion d'idées. Alberto Moravia répond, Maurizio Ferrara, son complice ennemi du PCI, répond, Italo Calvino répond, ils répondent tous, de la droite à l'extrême gauche condamnant unanimement le trouble-fête. Alors, Pasolini balance un autre article, précisant sa pensée, reconnaissant ses doutes et ses incertitudes, corrigeant même ce qu'il a affirmé précédemment en réintroduisant sa subjectivité. Et cela, toujours avec une tendresse extraordinaire, un respect de la parole de l'autre, une écoute qui, n'étant généralement pas partagée, ceux qui polémiquent avec lui cherchant presque toujours, pour convaincre, à déformer ce qu'il a dit, ou à alléguer ce qu'il n'a pas dit, oblige à cette petite révolution qu'est la réflexion. Là où il y a une subjectivité qui se nie et veut se donner comme principe établi, Pier Paolo

invoque les principes, il avance des arguments rigoureux. Là où il y a rigueur et principes, il invoque la subjectivité et la dialectique. Il est l'homme qui dit TOUT ce qu'il pense, l'homme de la transparence, de l'athéisme politique. Grâce à quoi, il était devenu une sorte de conscience publique pour les Italiens, provoquant notamment chez les jeunes communistes avec qui il ne cessait de discuter – plusieurs de ses textes paraîtront dans *Nuova generazione* – de fertiles remous.

Bien sûr, mon je « gauchiste » ne peut être d'accord avec certaines de ses propositions. Par exemple quand il semble réduire le gauchisme à une « maladie verbale du marxisme », quand il ne voit dans les gauchistes que des enfants de la bourgeoisie, quand il affirme que « la sous-culture du pouvoir a absorbé la sous-culture de l'opposition », quand il s'insurge contre l'avortement (encore qu'il faudrait nuancer ce désaccord. Dans ses interventions, celle sur les cheveux longs par exemple, Pasolini dit des choses justes et subtiles. Il parle en complice plus qu'en adversaire. Il critique comme un amoureux exigeant). Bien sûr, mon je pasolinien ne se satisfait pas du tout de sa complaisance (sincère) à l'égard des communistes, de son silence sur les goulags, de son absence de réflexion approfondie sur le marxisme. Parce que Pasolini soulève toujours et radicalement des problèmes réels et fondamentaux qu'on a voulu escamoter par opportunisme politique ou pensée religieuse quand il parle des gauchistes, du développement de l'Église ou de la normalisation, son « indulgence » à l'égard du PCI qu'il ne critique jamais sur le fond déçoit. Mais tout cela est secondaire du moment qu'il pense ce qu'il dit, à rebrousse-poil, et qu'il fait penser, du moment qu'il parle non pas du ciel, du haut d'une chaire mandarinale mais

de parmi nous, du lieu de rébellion, de l'espace quotidien où nous sommes impliqués.

Aussi nul n'a pu annexer Pasolini : ni un courant poétique, ni une école de cinéma, ni un parti, ni un mouvement, ni cette introduction à ses écrits. Certes, Pasolini s'est toujours dit marxiste et a déclaré maintes fois – notamment en 1963 et en 1975 – qu'il votait communiste. Mais du point de vue théorique, dès les *Cendres de Gramsci* (1957), il avait exprimé les dissidences – jaillies de « l'obscurité des viscères » – vis-à-vis de l'idéologie marxiste orthodoxe. Et, du point de vue politique, il ne s'est jamais rangé : « Mon défaut est de ne pas avoir de cartes, de ne devoir rendre de comptes à personne. Je ne représente que moi-même et je parle toujours à titre personnel, presque en vivant dans mon corps ce que je dis. » Le discours de Pasolini est trop circonstancié, trop vécu, et par ailleurs interrompu par son assassinat, pour être saisi et momifié comme une pensée unitaire. Néanmoins, dans les articles qu'il écrivit ces dernières années dans le *Corriere della Sera* ou *Il Mondo*, dont les plus percutants sont repris dans les *Écrits corsaires*, vendus à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires en Italie, un souci premier, presque une obsession, peut être isolé : le cataclysme anthropologique, le génocide qui dénature l'Italie, la société de consommation de masse, en recouvrant artificiellement le tissu vivant de l'Italie par un ensemble insipide et uniforme de valeurs pragmatiques propres à l'idéologie du « bien-être », a littéralement étouffé l'identité du pays, a broyé dans une même machine imbécile de normalisation tous les particularismes culturels, les « petites patries » et les mondes dialectaux de la campagne italienne, jusqu'à modifier moralement et même physiquement le paysan pauvre – mais « vrai » – des Pouilles

ou de Calabre, jusqu'à engoncer dans un même uniforme gris passe-partout (jean et tee-shirt !) le banlieusard romain, le « capellone » napolitain et le jeune paysan d'Isfahan ! Voir dans ce gigantesque phénomène d'acculturation le « véritable fascisme d'aujourd'hui », c'était encore une fois pour Pasolini s'exposer aux lazzis ou à la hargne de ceux qui ne marchent que sur des autoroutes bien balisées. On a dit de Pasolini qu'il regrettait une sorte d'« âge d'or » précatholique – « je ne regrette pas l'âge d'or mais l'âge du pain » – et, à gauche (voir *L'Espresso* du 23 juin 1974) on a même fait de lui le véritable idéologue de la réaction. Ce serait faire injure à Pier Paolo que de retourner l'étiquette et de lui accoler celle, aussi insipide, de « révolutionnaire ». Il reste que pour Pasolini – et les *Écrits corsaires* sont là pour nous en convaincre – la libération (l'autolibération) et la désobéissance n'ont de sens que si elles s'insurgent avec fureur, écrit Enzo Siciliano, « contre ce que la société, par l'intermédiaire de ses instances de pouvoir, exige et impose : si, d'une certaine manière, elles se font porteuses d'une règle intérieure ou, du moins, de valeurs qui offrent une résistance à la destruction de l'humain que ces instances de pouvoir désormais favorisent ».

Dans la version 1974 de la « *Violata* » – figurant à l'origine dans les *Poesie a Casarsa* de 1941-1943 – Pasolini avait modifié quelques vers, jadis très frais, très lumineux, pour ajouter une note d'une grande tristesse : « Quelque chose d'humain est fini... » Catastrophisme ? Désespoir d'un homme vaincu par l'infériorité du présent ? On ose à peine aujourd'hui citer l'un des derniers poèmes pasoliniens écrits en dialecte du Frioul : « Je pleure un monde mort. Mais moi qui le pleure je ne suis pas mort. » Pleurer un monde mort – la suite du poème nous le dit – ce

n'est pas pour Pasolini se laisser engluier dans le charme romantique de la nostalgie : c'est chercher dans sa chair et son esprit la force de blasphémer encore, de dire NON, de « dire non à cette réalité qui nous a enfermés dans sa prison ». Et si Pier Paolo avait quelque chose à nous léguer, ce serait une myriade de « non » grinçants, tendres ou messianiques, le goût, amer, de la lutte contre tout ce qui nous fait nous contenter d'« être » ce à quoi cherche à nous réduire le « nouveau Pouvoir ».

La vie et l'œuvre écrite ou filmique de Pasolini sont elles-mêmes une illustration de cette lente prise de conscience – faite d'arrachements successifs – du « pouvoir » qui nous prend dans ses rêts et déshumanise, de ce modèle de développement qui donne les jeans Jesus, la fausse tolérance, l'embourgeoisement, le « nouveau fascisme ».

Pasolini est né à Bologne en 1922. Fils d'un militaire de carrière de Ravenne, fréquemment muté, Pier Paolo connaît une adolescence errante : Parme, Belluno, Cremona, Conegliano. Il fait ses études à Reggio d'Émilie et Bologne. En 1943, il se réfugie à Casarsa delle Delizie, près de Pordenone dans le Frioul, le pays natal de sa mère. Là il achève son premier recueil de poèmes, *Poesie a Casarsa*, qui, écrit en dialecte frioulan, allait inaugurer la tentative pasolinienne de briser l'uniformité « pétrarquesque » de la langue lyrique italienne. La première brûlure de l'existence, Pier Paolo la subit le 7 février 1945 : son frère Guido, membre d'une formation de partisans « blancs » du Frioul, est tué par des partisans yougoslaves convaincus, à tort, que les habitants d'Osoppo pactisaient avec l'ennemi. Cette cicatrice restera à jamais sur la chair du poète, mais ne l'empêchera pas de se rapprocher des communistes dans l'immédiat après-guerre,

au moment du lancement, par De Gasperi, de la campagne « anti-rouges ». Juste avant les élections du 18 avril 1948, un jeune homme confesse au curé de Casarsa avoir eu des rapports sexuels avec Pasolini. Le prêtre ne se prive pas de faire circuler la « rumeur infamante », à laquelle les journaux locaux démocrates-chrétiens donnent le plus d'écho possible. La fédération locale du PCI prend ses distances vis-à-vis du jeune poète, lequel avait publié un second recueil de poèmes, *I Diari*. « Un camarade digne de foi – écrira après la mort de Pasolini Lucio Lombardo Radice, “intellectuel organique” du PCI – m’a dit, mais peut-être qu’il ne se souvient pas bien, que nous l’expul-sâmes (ou que nous l’éloignâmes) à cause de sa “diversité”. » Durant l’hiver 1949, Pasolini fuit à Rome avec sa mère (« comme dans un roman »). Il mène, dans la banlieue gris-pauvre de la ville (« *il ghetto delle borgate* »), une vie misérable, avant de trouver un poste d’enseignant dans une école privée. Peu à peu, Pier Paolo pénètre la réalité romaine. Il commence à fréquenter les milieux de Cinecittà, où il sera peu après le scénariste de Mauro Bolognini, Franco Rossi, Emmer et Mario Soldati. Mais, surtout – pierre angulaire de sa vie – il découvre le lumpenprolétariat, cette population somptueuse et dégue-nillée, pure et triviale des bourgades, que Pasolini concevra, écrit Alberto Moravia, « comme société révolutionnaire analogue aux sociétés protochrétiennes, c’est-à-dire inconsciemment porteuse d’un message d’humilité ascétique à opposer à la société bourgeoise hédoniste et pleine de superbe ». Le marxisme de Pasolini prend alors une coloration « viscérale » où l’idéologie cède à la passion : « communiste primitif » par sentiment, Pasolini sera le poète des loubards, le héraut du petit peuple des

bourgades entassé dans les baraques ou les « cas popolari ». À Rome, Pasolini travaille à des projets de romans, écrit des poèmes, étudie la poésie dialectale, s'initie au « romanesco ». Après *Dov'è la mia patria*, il publie, en frioulan, *Tal cour di un frut* (1953) et *La Meglio Gioventù* (1954). Il écrit son premier scénario, *La donna del fumo* juste avant de faire paraître, en « romanesco » cette fois, le roman qui fera de lui un « nom » : *Ragazzi di vita* (*Les Ragazzi*) [1955]. Le roman, qui mettait en scène les loulous de banlieue, suscitera le scandale et vaudra à son auteur un procès pour « offense à la décence publique ». Les débuts au cinéma seront tout aussi scandaleux : *Accattone* (1961), que l'on a pu voir à la très chaste télévision italienne, sera déclaré « contraire à la morale » : « Ce qui était immoral – expliquait Pier Paolo – c'était naturellement l'image du sous-prolétariat, dont tout le monde à l'époque, indistinctement, refusait d'admettre l'existence. » Comment l'Italie pouvait-elle tolérer que l'on montrât ses faubourgs lépreux, que l'on donnât d'elle-même une autre image que celle de la prospérité que commençait à apporter le « boom » économique ? Dès lors, Pasolini – devenu un « cas » – demeurera sous les spots de l'actualité forcée. Avec *Le ceneri di Gramsci* (1957), il avait gagné le prix Viareggio, celui-là même que Gramsci avait obtenu avec les *Lettres de prison*, puis de nouveau il connut le succès avec *Una vita violenta* (*Une vie violente*) et un essai dédié à Moravia, *Passione e Ideologia* (1960).

Au début des années 1960, le cas Pasolini défraye la chronique : il est accusé de complicité pour avoir pris dans sa voiture un « *ragazzo di vita* » ayant volé une petite chaîne en or. Un pompiste déclare avoir été agressé (à main armée !) par l'écrivain. Un jeune homme qui s'était